

Les mots bleus.



Je lui dirai les mots bleus, les mots qu'on dit avec les yeux. Parler me semble ridicule, je m'élanche et puis je recule. Non seulement je charrette, mais en plus je me tape de la musique de merde. Les mots bleus, ceux qui rendent les gens heureux. J'aurais dû m'en douter, couleur prémonitoire. La soirée s'élanche et puis recule. On torche la fin de nos boulots pour des grosses bagnoles allemandes. Et je décolle du bureau... en scoot à côté du Café Chéri(e). Y'a du son. Pas mal de bruit. Un concert ? Tentant mais pas le temps. Direction le Sentier. Bonnet rouge pétard Saint-James sous le casque. Je suis peut-être démodée, le vent d'hiver souffle en avril. En mars aussi.

Caillante à l'arrivée. Je m'incruste, un plan de Fafa, au pot de départ d'un blogueur du *Monde* (le journal). La Conserverie, ça s'appelle. La trop bonne idée déco : mettre des conserves partout. La mauvaise idée : peindre les murs en bleu. Ça plombe vaguement. Deux ambiances, le cocktail du mec qu'on connaît pas et le restaurant des gens qu'on connaît pas du tout. La serveuse me demande : «Vous êtes du groupe ?» Genre on descend d'un car de vieux.

On en a croisé un comme ça, sur le boulevard, en passant devant le Théâtre de la Porte Saint-Martin où Christian Clavier joue *La cage aux Folles*. Je me souviens pas si la serveuse a les yeux bleus, mais ça ne m'étonnerait pas.

On est du groupe mais on dit que non. Du coup, on squate des places tranquilles, sur le côté du bar. Des américaines avalent une soupe de poisson. Des jeunes sifflent des coupes de champagne. Benoît, le blogueur, je crois que c'est le petit barbu. Il porte un costard. Ça porte des costards les blogueurs ?

On descend des bières de l'Aubrac (logique). Artisanales. Fermentation à la ferme. Un goût... comment dire... rustique. Pas comme la soirée. Le lieu est fadasse. Trop propre. Les gens trop coincés. Trop habillés. Les fauteuils trop capitonnés. Heureusement, une toile trouée au mur attire notre attention et nous autorise quelques divagations philosophiques sur le début de l'art, la fin de l'art, le début de la déco, la fin de la déco, la fin de la tendance, le début du ringard. Là, je suis bourrée.

Je sors taxer une clope à un mec qui me demande si on est là pour Benoît. Il m'enchaîne sur l'endroit. Je dis que je n'aime pas le bleu. Il me dit «*mais oui*», c'est ça qui le choque aussi. Il essaye de me la faire à l'envers. Cigarettes japonaises, ultra légères. Il s'excuse bla-bla-bla. N'assume pas ses volutes. Plan drague, il faut redécoller. Vite. *Devant une phrase inutile, briser l'instant fragile d'une rencontre, d'une rencontre.*

SMS. On fait escale au Zinc, place du Marché St Honoré. Il est genre minuit. Fafa a la dalle. On se commande de la bidoche, sauce du jour. Je crois reconnaître Pupute à la terrasse. Mais elle est avec un mec. Son nouveau mec je pense. Un gros. À côté, trois nanas planifient un week-end à Madrid chez un gars qui propose de les héberger, il a deux lits doubles. Paris c'est bien aussi. Mais c'est la mort, ce froid. J'ai les lèvres bleues putain, sur les Champs-Élysées. Heureusement, on est sur la liste de Laurent. Faut déposer (6 euros) nos fourrures au vestiaire. Le Queen est désert. J'étais pas revenue depuis les soirées *Respect* du mercredi soir. Fafa, ça ne l'étonne pas. Elle ne voulait pas venir. Elle préférait le Social.

Une pote bosse ici. Sur les cubes... Elle danse. Même pas pour arrondir ses fins de mois : pour les faire tout court. *Toutes les excuses que l'on donne sont comme les baisers que l'on vole, il reste une rancoeur subtile qui gâcherait l'instant fragile.*

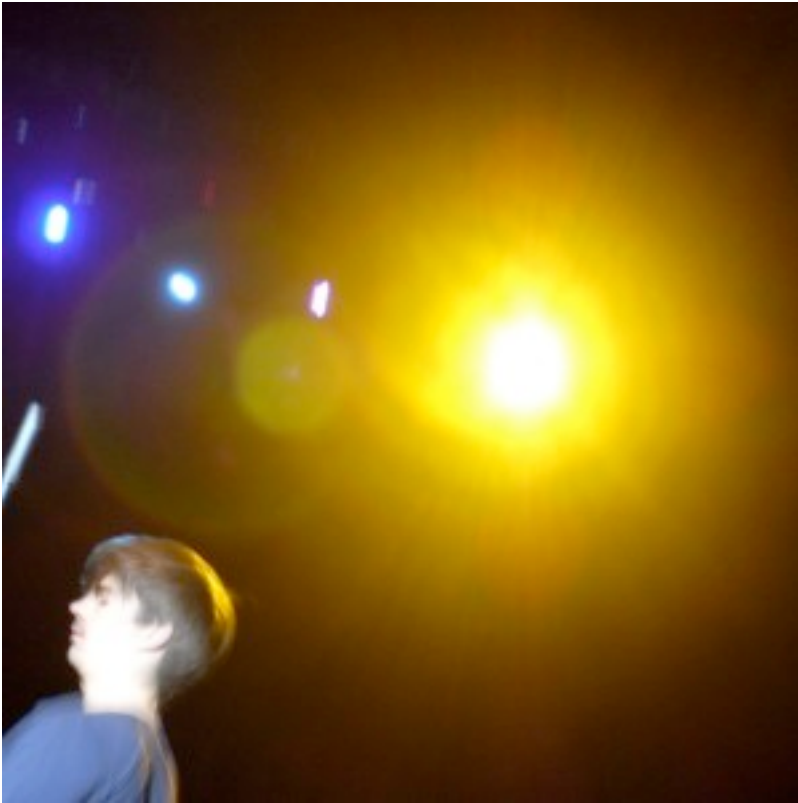


Wahou l'escalier bleu enfumé. Comme nous. Wahou la house enrhumée. Wahou le barman embrumé. Ma copine arrive, perruquée d'une choucroute, garnie d'un renard sur les épaule. Avec la tête et les pattes, le renard. Le truc hors contexte. Elle grimpe sur le cube. Tourne mécaniquement dix minutes au milieu de personne. Et s'arrache. Normal que ce soit vide *«le premier jeudi après les vacances... et sans flyer...»*, qu'elle m'a dit. *«Y'a quelques années, les gens faisaient péter 2000 euros de champagne et s'en éclaboussaient... aujourd'hui, ils dépensent 500 euros à tout casser et le boivent !»*, le mec des lumières nous allume. La crise au Queen, putain.

Si on fait les comptes : 1 physio, 2 videurs, 3 vestiaires, 4 mecs au VIP, 8 barmen, 40 marches, 3 vodkas (et leur couvercle anti-GHB), 2 cubes, 2 amies, 1 DJ, 0 danse, 40 marches, 2 bises, 1 taxi. Pas rentable. Demain, je sors mes escarpins rouges.

Alexandra

Rue des Tailleurs.



On descend au sous-sol de la friperie. Je cherche des chaussures. Au café, un col roulé violet boit une Leffe, une prof corrige ses copies. En attendant Renaud, je commande une assiette de frites. Il me refile un bracelet VIP, que je me colle (maladroite) sur le doigt. Une fille s'engueule avec son mec. Ça me rappelle moi à la belle époque.

La Scène Bastille. Petit concert rock-after-work tout frais. [Televox](#) chauffe bien la salle. Les bières aussi. Je danse un peu. Je m'approche de la scène, me frayant un chemin entre quelques blondes et autres filles au pair. L'une d'entre elles, assise sur le côté me tapote l'épaule qu'elle ne voit plus. Peut-être, mais je veux que Renaud me voit. Si je suis une princesse, je sais pas ce qu'elle est.

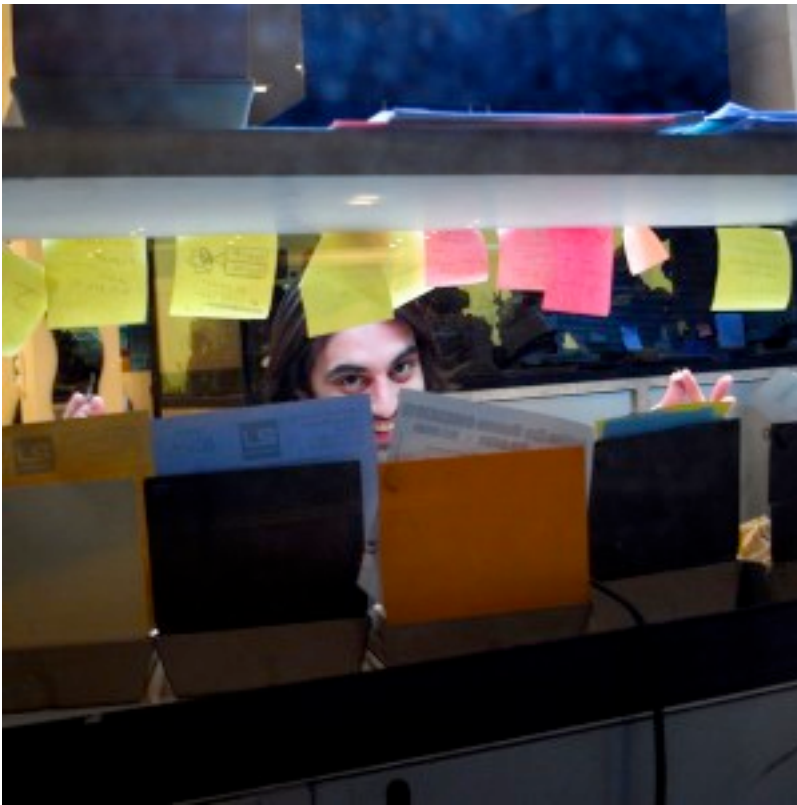
Pause clope dans le bocal, limite glauque. Puis retour au bar, derrière un poteau, un écran dans un cadre rococo retransmet le deuxième concert de la soirée. Je tente le coup du bracelet VIP pour me faire offrir un truc à boire par la maison. Le serveur est catégorique : « Pas avec le bracelet. ». Mais avec quoi, alors ? Guillaume m'invite. La Caresse Antillaise est à 5 euros. Il ne me propose pas de Caresse Antillaise. Juste une bière. Il veut que je photographie la boule à facettes.



Deux mecs dansent sur scène, leurs sweats bleu et vert commencent à être mouillés. La voix du chanteur de [Maedusa](#) me méduse. Un peu world sur les bords. Vaguement gay. Je me tape une fixette sur les pieds des danseurs. Ils changent de fringues, reviennent en marinières. Je ne sais pas si j'aime vraiment la musique, mais comme dit Dom, «c'est estival». Ça me met le boost, me détend après le boulot. Un mec à côté : «lui, je... je l'aime bien... il... comment... je sais pas... je... il... fait passer des sentiments». La boule à facettes ne bouge toujours pas. Fafa demande une dédicace à Renaud pour moi. Son Posca rose perle sur le vernis du digipack.

Deux pas sur le trottoir de la rue des Taillandiers. Devant la petite galerie *Articulez*, une cinquantaine de personnes. Un mec accroche avec Dom parce qu'il a une trace de mon rouge à lèvres sur la joue. Il lui dit que c'est la galerie d'art contemporain de sa pote et nous invite à entrer. Ça tombe bien, Fafa y est déjà. Le DJ m'explique que ses basses ont lâché, dommage quand on mixe de la Dubstep.

C'est dans la petite pièce de derrière que l'art contemporain s'expose... Trois écrans diffusent des clips. Dans les casques la musique arrache tout, surtout moi. Dans une vidéo, «L'hommage plastique», un mec accroche des sacs sur un barbelé. On s'affale cinq minutes avec Fafa dans le canapé Le Corbusier pour rouler un stick. Dom va acheter trois gobelets de vin. Je commence à aimer cette pièce, ce cube blanc éclairé par la seule luminosité des écrans. Guillaume drague. Dom kiffe. Fafa roule. J'ai faim.



Le vin est dégueulasse, on pose nos gobelets sur la vitrine d'une espèce de cabinet médical. Putain j'y crois pas, les mecs sont encore en train de bosser. Des prothésistes, au milieu de la nuit, au milieu des plantes vertes, des post-its et des fausses dents. Ils sont pas mal, j'entre deux minutes pour discuter. Ils me proposent de faire un stage. Blague. Eux aussi aiment mon nouveau rouge à lèvres. Re-blague. Dans la même rue, on passe d'un truc à l'autre. On zappe.

Les Galopins, au 24. Ils servent encore, mais vite. Les serveuses sont excellentes. Mon coeur de rumsteck sauce St Marcelin aussi. Les serviettes vichy rouges et l'ardoise sont sur la table. Guillaume drague toujours. Je vais aux toilettes, je cogne un peu sur la porte de Fafa, la serveuse arrive en courant «Oh, j'ai cru que quelqu'un était coincé !». Fou rire. J'enlève mon bracelet VIP. Le prothésiste passe dans la rue. Le vernissage se dévernit tranquillement. Et je repense à cette petite paire fripée d'YSL qui me plaisait pas mal, quand même.

[Alexandra](#)

Suspicious minds.



Témoins anonymes d'un début de soirée vodka-tonic, les mecs posent. Les photocopies de leurs petites gueules de skaters sont accrochées à l'arrache aux murs avec de la Patafix, comme celles de suspects, façon wanted. Serait-ce le B&W des photos, l'espace en contreplaqué, l'enseigne de Duluc Détective aperçue en arrivant rue St Honoré, ou l'excitation provoquée en frôlant un skater tatoué sur le trottoir, qui me font imaginer des trucs ? Ce soir il n'y a pas tant de mauvais garçons chez Starcow, quelques uns peut-être, mais pas de case prison, d'exploits, de quête de liberté, juste des gobelets plastique sur le toit des voitures et un peu de nostalgie à roulettes. N'empêche que ça me fait quelque chose cet entremêlement de beaux mecs, d'alcool et d'american dream lorsque la nuit tombe.

Chez Jeanette, c'est comme toujours. Avec Fafa, on retrouve Dom et Émilie, une bouteille de rouge, deux assiettes mixtes et le papier peint, façon cabaret des années 30. Non, je ne vais pas me la jouer nostalgique toute la nuit. Y'a une nana qui tourne autour du scooter de Fafa. Je crois qu'elle regarde le «Mille euros la nuit» qu'on a stické dessus. À ce propos : impressionnant la rue St Denis désertée de ses filles.



Je ne sais pas ce que j'aurais préféré entre me taper un skater américain, danser le cancan dans un bordel au début du siècle ou être un divan pour espionner les gens qui se font des confidences. À l'entrée du Divan du Monde, je dis bonjour à Augustin. Je ne l'ai croisé que deux fois, mais c'est la star de la soirée. Je lui demande si Fernando est là. Je monte aux balcons me faire servir un verre. Prix du mojito libre. Bénéfices reversés aux Enfants de Don Quichotte. Le portrait d'un militaire africain est posé sur scène, à côté du micro. Bizarre. La lumière cosy des veilleuses, les canapés feutrés, les petits autels surréalistes et kitsch. Le SMS d'Arnaud qui nous attend à l'Upper East Studio.

Père-Lachaise, l'entrée du HLM est bien surveillée. On est sur la liste, mais il n'y a pas de liste. On se coince avec d'autres dans l'ascenseur rouge. On pénètre la foule dans le couloir, genre parking bétonné au 2e étage, sous 5 mètres de plafond, éclairé par le seul néon bleu de l'enseigne du studio. On pousse la porte derrière laquelle trois cent mannequins, acheteurs d'art, directeurs artistiques, jeunes branchés et le sosie de Terry Richardson, se compressent. Le cyclo du studio vibre au son du hip-hop.



Un «2» fleuri rétroéclairé rappelle à ceux qui se sont incrustés ici par hasard qu'ils fêtent les 2 ans du lieu. Un black avec une crête blonde, à l'étage, dans la lumière écarlate de l'espace VIP, séquestre mon regard. Et ne me le libère que lorsque Arnaud revient avec trois vodkas.

Une nana déchirée nous taxe deux clopes. Pour me remercier, elle essaye de me peloter. J'adore le monte-charge, un peu plus loin dans le couloir. Je colle un sticker avec mon adresse email sur une porte avant de tomber sur Bijou. On cherche un coin tranquille. Arnaud veut se faire shooter. C'est le lieu ou jamais.

Au 3e, l'immeuble paraît encore plus haut qu'au 2e. Arnaud nous raconte l'histoire d'une toile achetée sur une brocante. Un tableau soupçonné d'être un Léonard de Vinci. J'aurais aimé être La Joconde. Ou photographe de mode. Ou avoir une crête bonde. J'aurais aimé être suspectée d'être un Léonard de Vinci. J'aurais aimé rentrer avec Arnaud. Mais il n'est pas skater. Il faut que j'arrête avec les skaters, on va me suspecter d'avoir 17 ans.

[Alexandra](#)

209 mètres de recul.



Comment le fétichisme de la nuit, l'obsession des soirées déviantes, le masochisme de tout raconter peuvent-ils cohabiter sans sombrer dans la pornographie sensationnaliste à la mode ? Comment sortir sans s'affubler des tendances les plus ridicules, sans se parer excessivement, sans verser dans le mainstream parisien ? Peut-être en prenant un peu de hauteur.

À deux cent neuf mètres au-dessus de vous, les ondes émises par les antennes relais de Montparnasse sont distribuées avec une telle générosité qu'il faut se concentrer sur la vue pour ne pas périr grillée. Téléportée ici en quelques secondes, je me sens légère lorsque la nuit tombe de haut. Sur la terrasse, depuis sa guérite, Marie surveille les touristes pendant encore une demi-heure avant d'être relayée. Témoin d'un putain de moment calme et trop paisible, c'est ici que j'ai décidé, accoudée à la rambarde, de mettre un terme à mon silence, ma civilité et mes bonnes manières. Au 14e, Al Jazeera. Au 47e, le conseil national des architectes. Au 59e, moi.

Les filles rêvent toutes du prince charmant. Moi je ne rêve plus que de son cheval et du fric que je me ferai en revendant ma couronne de princesse.



Sur la terrasse les gars ne parlent pas, à part pour demander qu'on les photographie à côté d'une longue vue en forme de fusée. Au restaurant, le plafond est recouvert d'un ciel étoilé de LED blanches. Le piano est fermé, je m'y accoude négligemment. Seuls les couples qui ont réservé sont placés. Je bois ma coupe en imaginant des trucs.

De l'autre côté des portes battantes, il y a cette minuscule salle de cinéma vide où l'on retransmet en boucle un film flou sur le patrimoine français. Il y a cet espace boutique fermé la nuit, sur les vitrines duquel se reflètent des écrans, des photomontages de touristes devant une vue de Paris, se mêlant aux couleurs des peluches immondes, des porte-clés souvenirs, des cartes postales. Il y a cette photo de Picasso qui n'a rien à faire ici, ces éclairs de lumières artificielles pour nous exciter, ces enregistrements de la foudre qui tonne, et ce mec vaguement sexy qui fait des allers-retours et semble se faire chier, qui n'a rien à faire ici non plus.

Le velours rouge de la salle de cinéma est confortable. Sam se lève du fauteuil où il se tenait à demi-couché. Se reboutonne. Ascenseur. Téléportation. Scooter. La Coupole est pleine. Deux hôtes, deux Indiens déguisés. Le Select, puis l'Atelier. Un burger. Une soirée dans un squat de Glacière où l'on ne passe pas. Jérôme qui ne répond plus. Guillaume qui rentre chez lui. Sam qui me suit.

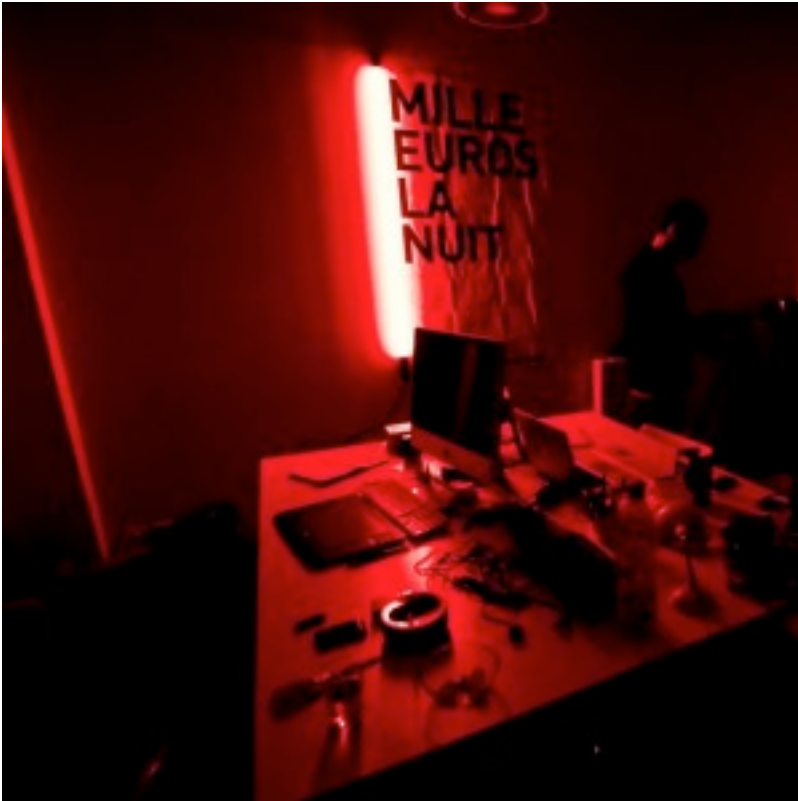


À la Flèche d'Or, Villeneuve joue son dernier morceau lorsqu'on arrive. Alors que les mecs de Paris Dernière entrent en trombe dans la salle, on les suit. La nana de l'accueil nous rattrape, m'arrache à moitié l'épaule et nous fait un sketch. Avec un remords affreux et non moins ridicule, elle nous propose deux invitations que mon orgueil refuse, lui balançant un billet de vingt euros à la gueule. On rate le dernier morceau de Villeneuve. Les verres sont consignés. Naulleau est dans l'espace fumeur. Xavier de Moulins fait des va-et-vient avec sa caméra. Ça fout la gerbe à tout le monde. Deux teenagers à mèches essaient de reprendre, mais l'ambiance n'y est plus. Sam veut me faire escalader un mur, dans la rue de derrière pour descendre sur la petite ceinture. Dans ma tête, c'est presque la loge d'un chanteur de rock après un concert. Dans celle de Sam, c'est complètement une chambre du Mama Shelter. Après avoir lu quelques pensées crayonnées sur le plafond du bar de l'hôtel, on monte nos deux derniers étages de la nuit. Les draps sont 100% coton satiné.

[Alexandra](#)

Bière et Punk.

14/04/2010



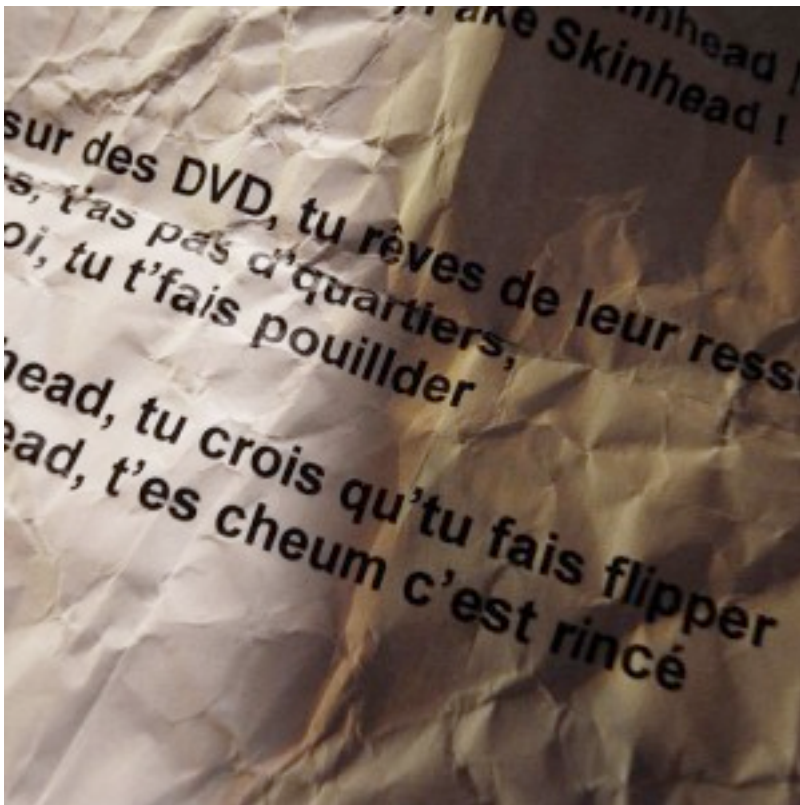
Le crépuscule est rouge rue du Buisson St Louis. Dans la lueur diffuse du néon mural de notre bureau, Fafa se fend d'un dernier email au livreur de son fauteuil Eames, qui fait des allers-retours entre Londres, San Sebastian et Rotterdam depuis un mois en oubliant de s'arrêter à Paris. On file acheter des bières à l'épicerie du coin. Un vernissage d'icônes religieuses revisitées, à Pigalle. Religion + Pigalle, voilà qui s'annonçait bien. Mais le concept nous plait trop et nous n'avons pas envie de risquer la déception. Ce soir ce sera bières. Émilie envisage de partir lundi à Londres pour y vivre. Perrine pense que Londres c'est mort.

À 21h30, Dom nous rejoint place Sainte Marthe avec sa chemise vichy bleu boutonnée jusqu'au cou. Fafa commande une bouteille de vin «Nuits d'Ivresse 2008». Je reste à la bière. Blitz comme d'habitude, on engloutit nos burgers et fout le camp sans dire au revoir à Lucile, en terrasse.



Les PomPom Beretta jouent dans la cave d'une pizzeria Porte des Lilas pour la « Semaine de Bâtards ». Des punks à chien sont assis de l'autre côté de la rue. Rafaëla cherche désespérément un chewing-gum pour s'occuper la mâchoire avant de monter sur scène. Elle a des talons, du rouge à lèvres et un teckel en laisse. David devait le surveiller pendant le concert, mais après s'être embrouillé avec un inconnu sur le trottoir, il les a abandonné tous les deux. La devanture annonce la couleur : rouge. Le auvent annonce la programmation : « Pizzeria – Café Théâtre ».

En bas, c'est expérimental. On demande si les PomPom sont déjà passées. On nous dit qu'elles ne vont pas tarder si elles ne se suicident pas avant de monter sur scène. Plutôt détonnant le mélange des familles assises à table avec leurs pizzas, des autres qui s'engueulent à moitié, de nous au bar, des larsens transperçant le parquet et du portrait en cuivre à peine reconnaissable du Che. Cet environnement d'incongruences et d'incongruités passe incognito, tout le monde s'en battant l'oeil au rythme des PomPom enterrées au sous-sol.



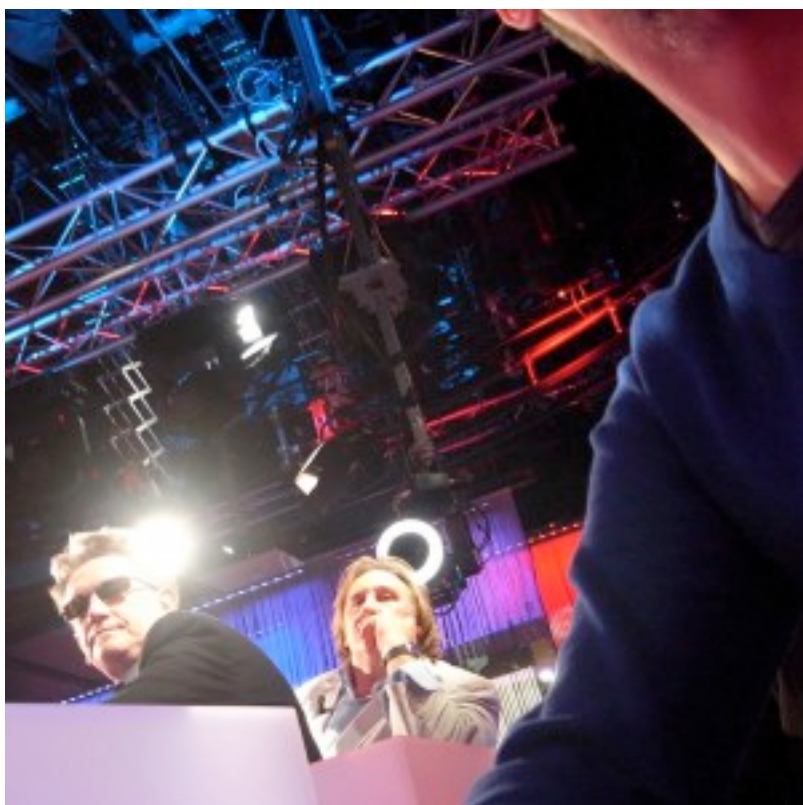
Sur la scène de trois mètres carré, les filles règlent leurs guitares et micros alors que la salle est pleine à craquer de punks sans crête. Je ne regrette pas d'avoir remisé ma fourrure au placard ce matin, décrétant la fin de l'hiver, et d'être descendue en perfecto. Trois quart d'heure plus tard, les filles ont abandonné la balance de leurs guitares et micros, préférant gérer les larsens. Ça commence à pogoter. Une bière oubliée sur un ampli choit sur mon pied. Je ramasse les paroles froissées d'une chanson d'amour écrite dans l'après-midi.

Après vingt minutes de «vous êtes cernés», de «fake skinhead, tu m'fais pitié», de «putain fait chier cette carte son qui grille», de «larsens ahhhh», de «tiens Raf', un Malabar !», de «PUNK! PUNK! PUNK! PUNK!», j'attends Fafa dehors et on s'arrache boire une dernière bière au Café des Sports, sur les cimes de la rue de Menilmontant. En ce moment ma vie ressemble à une assiette de tapas : tu la commandes avec une dose d'exotisme, tu te sers au hasard, tu te lèches les doigts, t'as un goût acidulé qui reste sur la langue et t'en recommandes une autre. Je décolle demain à 8 heures pour Barcelone. Devant la Miroiterie, un mec over-bohème-vaguement-clochard sort pour nous demander du feu. Alors qu'il repousse la grille du squat, Fafa lui demande s'il ne serait pas le Shurman des catacombes. Il nous raconte qu'il est tombé de neuf mètres de haut, dans un silo à grains, «une espèce de bouteille géante», qu'il n'a rien eu mais qu'il en a encore mal au cul.

[Alexandra](#)

Vus à la télé.

20/04/2010



Sam a retrouvé mon numéro. Le scooter sous le déluge, je suis trempée. À Balard, un punk et sa crête partagent un verre au comptoir. Ici, ils ne servent pas de croque-madame mais des croques-monsieur avec des œufs. Je fais tomber mon sac dans le hall de France Télévision désert. Au sous-sol, avant de rentrer sur le plateau, je m'éclipse fumer une clope avec des techniciens entre deux camions. Je leur demande s'ils travaillent ici, ils me répondent qu'ils essayent.

La fille du casting fait bien de préciser au public : « si vous vous déplacez, attention il y a des caméras ». Tout le monde semble déjà se connaître, habitués des émissions télé. Frédéric Taddéi introduit « l'avenir du prolétariat ». Depardieu aimerait introduire Carole Gaessler. Le nuage de cendres fait le journal. Dans les verres à pieds en plastique noirs, c'est bien du Champagne. J'ai la mauvaise impression que Depardieu me fait des clins d'œil. Sa peau sur la mienne, même pas en rêve. Ni ce soir ni jamais.

Direct dans 30 secondes. Siné manque de se casser la gueule sur le rail de travelling. Tout le monde est bourré sauf lui. Comme me l'a dit l'autre jour Alain de Greef « la vieillesse est un naufrage diurne ». À minuit passé, c'est

dur. Pour Depardieu tout est politique, mais la politique n'est plus politique. Je ne suis pas sûre de comprendre. Une fille demande si nous attendons Gaetan Roussel, mais nous finissons juste notre jus de pamplemousse avant de remonter.



Sur le pont du Garigliano, la cabine de Sophie Calle ne risque pas de sonner. À quoi bon lui avoir donné rendez-vous ? L'écouteur du téléphone est arraché. Sam pisse du pont, directement dans la Seine sans toucher la rembarde. Moi : « la nuit vous a-t-elle déjà portée conseil ? ». Alain de Greef : « quand je bossais, que j'étais un boss alcoolique et insomniaque aux moeurs relâchées j'étais vachement mieux conseillé que depuis que je suis sobre, fidèle et que je roupille. » Je ne veux pas roupiller, moi. Avec Sam, c'est ce soir ou jamais.

Le beau gosse de la pompe à essence m'engueule, je fais signe à Sam de la raccrocher. On roule sur le boulevard Brune. On croise deux ou trois taxis, j'ai l'impression que quelqu'un fait son lit dans son coffre, le tram nous coupe la route. Charlelie Couture m'a balancé par email, dans une sorte de poème déstructuré : « la nuit est un changement de paragraphe. La nuit autorise l'ellipse et zapper les idées qui tournent comme un gyrophare ». Pas faux.



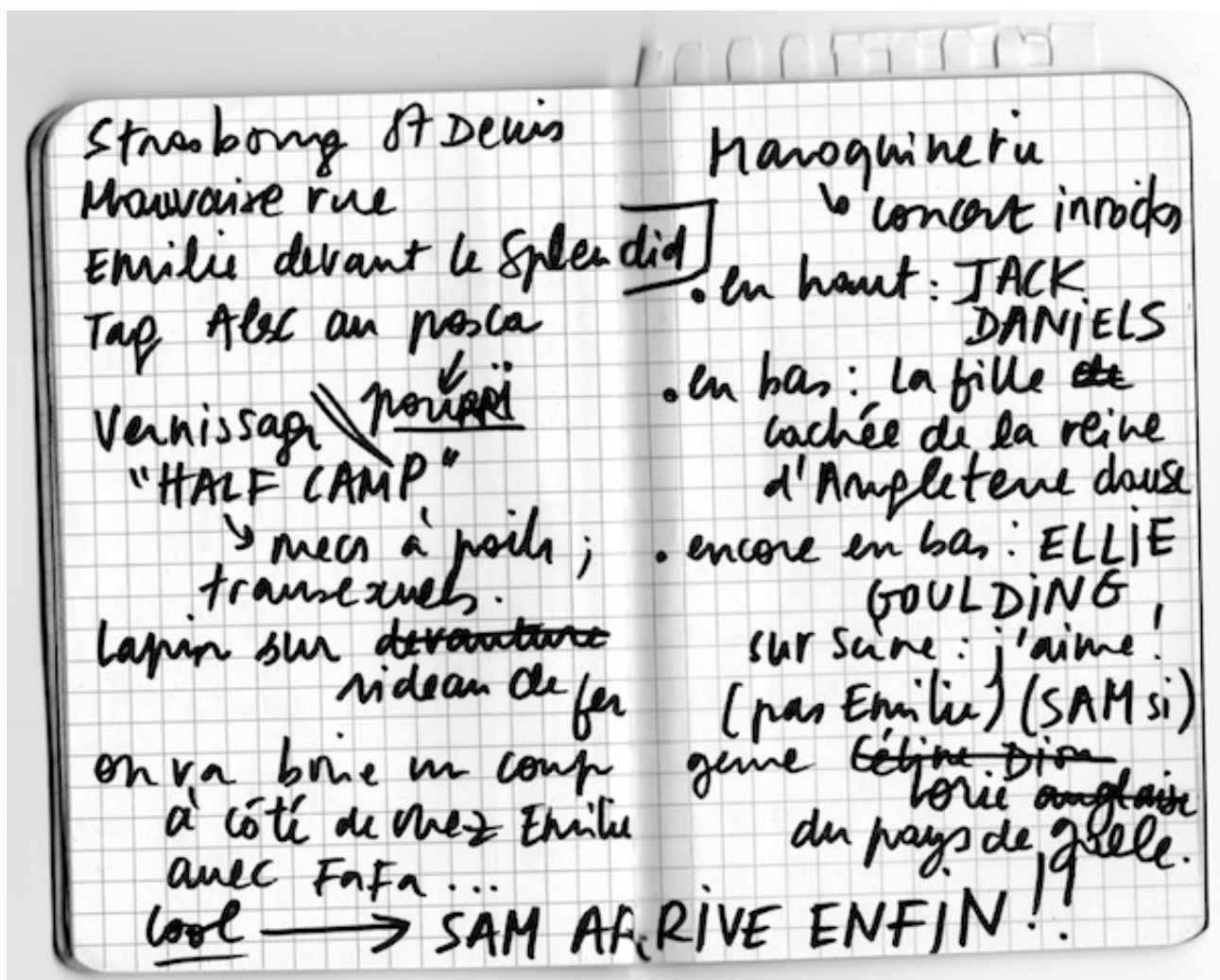
Dans un petit bar de la Butte aux Cailles, tout le monde hurle. Avec Sam, on s'installe dans la salle de derrière. Il me parle de ses rêves érotiques. Ben Vautier pense que l'un de ses chats est « une ancienne pute réincarnée ». Lorsqu'il me parle de ses nuits, il dit : « Je rêve beaucoup, parfois sexe parfois pouvoir. ». Sam rêve des deux. Sam rêve de moi. Sam sait que je ne suis pas un chat réincarné. Sam est romantique. Sam m'enivre. Un cuir à lunettes nous aborde. Je veux le prendre en photo mais il joue la star. « C'est souvent à l'aube que tout s'éclaircit », dixit Valérie Lemerrier. On va vérifier ça chez Sam.

[Alexandra](#)

Moi aussi je veux mon plan de relance.

4/05/2010

Une semaine en Grèce avec Sam. Parenthèse : en fait c'est pas vraiment la crise dans les hôtels là-bas. En rentrant à Paris, je tombe sur mes notes de la nuit du 22 avril. Mais j'ai tellement la flemme, ça me fait tellement chier de me remettre au boulot que je me traîne plein de trucs à boucler dans tous les sens à l'agence. Je suis à la bourre, de jour comme de nuit. Je n'ose même pas penser à mes chroniques. Vous verriez mon dressing, vous comprendriez. Pourtant vous êtes là, mes lecteurs chéris à envoyer des emails inquiets pour savoir si je ne suis pas morte, si je suis bloquée raide de Sam, si je suis Lussi de la Nouvelle Star, si je sors jeudi soir prochain, si je suis copine avec Valérie Lemerrier, si je suis libre, si j'aime les glaces, si je suis une princesse au bois dormant, ou si les punks sans crête m'ont retrouvée pour me faire la peau. En attendant de répondre à tous vos emails ([pour m'écrire c'est ici](#)) voici en vrac ma dernière sortie parisienne en date.



On remonte.
Pas trop de places
dehors. ~~Peut-être~~ il
fait chaud.
seulement MARRANTE

Une nana drague
Saku (Je lui griffe
le visage))

Emilie kiffe un truc
saumon // blanc // etc.

mec déguisé dans
les costumes → c'est
qu'Emilie kiffe

AAA // A //

Elle se barre.

Fafa remonte pas.

Mec qui lui dit que
c'est "joli" en parlant
de Emilie G.

Le chef est dehors.

→ risque pas de ~~se~~
faire la bouffe

PAUSE.

le mec
dernier.

→ BOWLING
("albanais")
rue St Pierre

le mec
dernier.

→ Bear
grosse avec
sa pomme.



Melissa Steckbauer
Half Camp



[Alexandra](#)